

espérez trouver en moi la complice d'une vaine et méchante vengeance, nous devons à l'instant terminer cet entretien... Si, au contraire, vous voulez comme moi arriver à connaître la vérité, afin de savoir si nous pouvons espérer ou si tout espoir doit nous être ravi... comptez sur moi, Monsieur... car, en nous servant mutuellement, nous arriverons sans doute à la découverte de la vérité.

— Et si la vérité est qu'ils s'aiment?

— Avant d'aller plus loin, Monsieur, donnez-moi votre parole d'homme d'honneur... que, si pénible que soit la découverte que nous pouvons faire, vous renoncerez à toute vengeance... et même... à voir Florence.

— Jamais... Madame!.. jamais!.. Aimez à votre manière... j'aime à la mienne.

— Soit, Monsieur, dit Valentine en se levant, nous agirons donc isolément et comme bon nous semblera.

— Mais, Madame, je ne puis pourtant pas.

— Vous êtes libre de vos actions, Monsieur.

— De grâce...

— C'est inutile, Monsieur.

## XV

M. de Luceval garda un moment le silence, en proie à la lutte violente de sa jalousie, de sa générosité naturelle, et de sa crainte de voir madame d'Infreville, ainsi qu'elle l'en avait menacé, avertir Florence des dangers qu'elle pouvait courir; enfin, cette dernière considération, et, il faut le dire, un fonds de sentiments élevés l'emportèrent, et M. de Luceval répondit à Valentine :

— Allons, Madame, vous avez ma parole!..

— Bien, bien, Monsieur... et tenez, mes pressentiments me disent que cette bonne résolution nous portera bonheur... Car, enfin, raisonnons seulement sur ce que nous savons...

— Voyons, Madame. Eh! mon Dieu! je ne demande qu'à espérer...

— C'est justement d'espérances que je veux vous parler.

— Mais lesquelles?

— D'abord, si Michel et Florence s'aimaient : tranchons le mot, s'ils étaient amants, qui les empêcherait de vivre comme mari et femme... dans quelque solitude de province, ou même à Paris, l'endroit du monde où l'on peut vivre le plus à sa guise, et le plus obscurément?

— Mais ces appartements mitoyens, n'est-il pas probable qu'ils communiquent l'un à l'autre?

— A quoi bon ces précautions, ce mystère, cette gêne si éloignée du caractère de Michel et de Florence?

— A quoi bon? mais à se voir sans scandale, Madame.

— Mais, encore une fois, en changeant de nom et en se donnant pour mari et femme, M. et madame Renaud, je suppose, où eût été le scandale? qui eût pénétré la vérité? qui aurait eu intérêt à la découvrir.

— Qui? mais, tôt ou tard, vous ou moi, Madame...

— Raison de plus, Monsieur : s'ils avaient craint quelque chose, ils auraient changé de nom... c'était plus simple et plus sûr, tandis que, gardant leurs noms, n'étaient-ils pas bien plus faciles à découvrir, ainsi que Pont prouvé nos recherches? Et puis enfin, Monsieur, s'ils avaient voulu absolument s'entourer de mystère, ne pouvaient-ils pas tout aussi bien cacher ce qu'ils laissent apparaître de leur vie que ce qu'ils en dissimulent, car ils passent la majeure partie de leur temps hors de chez eux.

— Et c'est là ce qui me confond. Où vont-ils ainsi? Florence, qui pouvait à peine se lever à midi... se lève, depuis trois ans... avant quatre heures... du matin, et par des temps aussi détestables que celui de cette nuit.

— Et Michel!.. n'est-ce pas tout aussi surprenant?

— Quel changement! à quoi l'attribuer?

— Je l'ignore... mais ce changement même me fait espérer; oui, tout me fait croire que Michel a enfin vaincu cette apathie... cette paresse qui lui avait été si funeste, et dont je n'avais aussi que trop souffert...

— Ah! si vous disiez vrai, Madame! Si Florence n'était plus cette indolente qui regardait une course en voiture comme une fatigue, et le moindre voyage comme un supplice; si l'existence pénible à laquelle elle a été réduite depuis quatre ans l'avait transformée... avec quel bonheur j'oublierais le passé! combien ma vie pourrait être belle encore! Ah! Madame! tenez, je ne crains plus qu'une chose... maintenant, c'est de follement espérer.

— Pourquoi, follement?

— Vous pouvez espérer... vous! Madame... car du moins vous avez été aimée... tandis que Florence n'a jamais ressenti d'amour pour moi.

— Parce qu'il y avait entre son caractère et le vôtre un complet désaccord. Mais si, comme tout nous le fait supposer, son caractère s'est transformé par les nécessités même de la vie qu'elle mène depuis quatre ans, peut-être ce qui alors lui déplaisait en vous, lui plaira-t-il maintenant? Ne vous a-t-elle pas dit elle-même, au fort de vos dissentiments, qu'elle vous tenait pour un homme aussi généreux qu'honorable?

— Mais notre séparation légale?

— Eh! Monsieur, raison de plus.

— Comment?

— Contrainte... Florence a été intraitable... maîtresse d'elle-même, sa conduite envers vous sera peut-être tout autre.

— Encore une fois, Madame, je crains de me laisser entraîner à de folles espérances... La déception serait trop pénible.

— Espérez, espérez toujours... Monsieur... la déception, si elle vient, ne viendra que trop tôt... Mais, pour changer nos espérances en certitudes, il est urgent de pénétrer le mystère dont s'entourent Florence et Michel... dans ce mystère est certainement le nœud de leurs rapports. Une fois la nature de ces relations connue, nous serons fixés.

— Je suis de votre avis, Madame; mais comment faire?..

— En attendant mieux, revenir au moyen que nous avons employé hier... C'est le plus simple et le meilleur, en un mot, de les suivre... en redoublant de précaution. L'heure à laquelle ils sortent... rend notre entreprise bien facile; si ce moyen est insuffisant... nous aviserons à un autre.

— Peut-être serait-il préférable, afin de ne pas éveiller leurs soupçons, que je les suive seul.

— En effet, Monsieur... et si vous ne réussissez pas... j'essayerai à mon tour.

Deux coups légers, frappés à la porte du salon, interrompirent l'entretien.

— Entrez, dit madame d'Infreville.

Un domestique de l'hôtel se présenta, tenant une lettre à la main.

— C'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter pour Madame.

— De quelle part?

— Il ne l'a pas dit, Madame, et il est reparti aussitôt.

— C'est bien! dit Valentine en prenant la lettre.

Puis, s'adressant à M. de Luceval :

— Vous permettez?..

Il s'inclina. Valentine décacheta la lettre, chercha la signature et s'écria bientôt :

— Florence!.. une lettre de Florence!..

— De ma femme! s'écria M. de Luceval.

Et tous deux se regardèrent avec stupeur.

— Mais comment sait-elle votre adresse... Madame?

— Je l'ignore... et je reste confondue.

— Lisez, Madame, lisez, de grâce!...  
Madame d'Infreville lut ce qui suit :

« Ma bonne Valentine, j'ai appris que tu étais à Paris... je ne puis te dire le bonheur que j'aurais à t'embrasser; mais ce bonheur, il me faut l'ajourner et le remettre à trois mois environ, c'est-à-dire aux premiers jours de juin de cette année.

« Si, à cette époque, tu tiens à revoir ta meilleure amie (j'ai la présomption de ne pas douter de ta bonne volonté), tu iras chez M. Duval, notaire à Paris, rue Montmartre, n° 17; tu lui diras qui tu es, et il te remettra une lettre où tu trouveras mon adresse; quant à cette lettre, il ne la recevra lui-même qu'à la fin de mai, car, à cette heure, M. Duval ne me connaît même pas de nom.

« Je suis tellement certaine de ton amitié, ma bonne Valentine, que je compte sur ta visite; le voyage te semblera peut-être un peu long... mais tu pourras te reposer chez moi de tes fatigues, et Dieu sait si nous aurons à causer.

« Ta meilleure amie, qui t'embrasse de toute son âme.

« FLORENCE DE L. »

L'on comprend la surprise profonde de Valentine et de M. de Luceval en lisant cette lettre; ils gardèrent un instant le silence; M. de Luceval l'interrompit le premier, et s'écria :

— Cette nuit, ils se sont aperçus que nous les suivions !

— Comment Florence a-t-elle su mon adresse ? dit Valentine pensive; je n'ai vu personne à Paris, excepté vous, Monsieur, et un de nos anciens domestiques, à l'aide de qui je suis parvenue à découvrir l'adresse de Michel, qui a eu pour nourrice la sœur de l'homme dont je vous parle.

— Pourquoi Florence vous écrit-elle à vous, Madame, et non pas à moi, si elle s'est doutée que je la suivais ?

— Peut-être nous trompons-nous, Monsieur, et m'écrit-elle sans savoir que vous êtes à Paris.

— Mais alors, Madame, pourquoi ce retard à vous recevoir, et cette recommandation indirecte de ne pas chercher à savoir son adresse avant la fin du mois de mai, puisqu'elle

vous avertit que la personne qui vous donnera cette adresse ne doit la savoir qu'à cette époque ?

— Oui, il est évident, reprit Valentine un peu abattue, Florence ne désire pas me voir avant trois mois... et elle aura pris ses mesures en conséquence... Maintenant, Michel a-t-il participé à l'envoi de cette lettre ?

— Madame... il n'y a pas une minute à perdre, dit M. de Luceval après un moment de réflexion, prenons une voiture et allons rue de Vaugirard... si ma femme a quelque soupçon... quelque crainte, elle sera revenue chez elle... dans le jour, ou elle aura fait donner quelque ordre qui pourra nous éclairer.

— Vous avez raison, Monsieur, partons... partons...

Une heure après, Valentine et M. de Luceval se rejoignaient dans le fiacre qui les avait déposés à peu de distance des deux maisons mitoyennes où ils étaient allés se renseigner.

— Eh bien ! Monsieur, dit avec anxiété madame d'Infreville, qui, pâle et agitée, était remontée la première en voiture; quelle nouvelle ?

— Plus de doute, Madame, ma femme a des soupçons. J'ai demandé au portier madame de Luceval, ayant à l'entretenir d'une affaire très-importante. « Depuis tantôt, Monsieur, m'a répondu cet homme, cette dame ne demeure plus ici... Elle est venue en fiacre sur les onze heures, elle a emporté plusieurs paquets, en annonçant qu'elle ne reviendrait plus... Cela était tout simple, a ajouté le portier, car madame de Luceval avait payé six mois d'avance en entrant ici, et avait, il y a quelque temps, donné congé pour le 1<sup>er</sup> juin; quant à son petit mobilier, elle fera savoir plus tard comment elle en disposera. » Telles ont été les réponses de cet homme, Madame; il m'a été impossible d'en tirer autre chose. Et vous, Madame, qu'avez-vous appris ?

— Ce que vous avez appris vous-même, Monsieur, répondit Valentine avec un accablement croissant. Michel est venu sur les onze heures; il a de même annoncé qu'il quittait la maison et qu'il aviserait à la destination de ses meubles. Il avait d'ailleurs aussi donné congé pour le 1<sup>er</sup> juin.

— Ainsi, c'est le 1<sup>er</sup> juin qu'ils doivent se réunir...

— Alors, Monsieur, pourquoi me donner rendez-vous à cette époque ?

— Oh! quoi qu'il en soit, quoi qu'ils fassent, s'écria M. de Luceval, je pénétrerai ce mystère.

Madame d'Infreville secoua mélancoliquement la tête, ne répondit rien, et resta profondément absorbée.

## XVI

Il y avait trois mois environ que M. de Luceval et madame d'Infreville s'étaient rencontrés à Paris.

Les scènes suivantes se passaient dans une *bastide* située à deux lieues environ de la ville d'*Hyères*, en Provence.

Cette bastide, toute petite maison de campagne, de la plus modeste mais de la plus riante apparence, s'élevait au pied d'une colline, à cinq cents pas de la mer.

Le jardin, d'un demi-arpent tout au plus, planté de sycomores et de platanes séculaires, était traversé par un cours d'eau rapide; alimenté par les sources de la montagne, ce ruisseau allait se jeter dans la mer, après avoir répandu la fraîcheur dans ce jardinet.

La maison, blanche, à volets verts, semblait enfouie au milieu d'un quinconce d'énormes orangers en pleine terre, qui l'abritaient contre les rayons brûlants du midi.

Une simple haie d'aubépine fleurie clôturait le jardin, où l'on entrait par une petite porte enchassée entre deux assises de pierres sèches.

Vers les trois heures de l'après-midi, par un soleil aussi resplendissant que le soleil d'Italie, une calèche de voyage, venant d'*Hyères*, s'arrêta non loin de la petite bastide, sur la pente de la colline.

M. de Luceval, pâle, la figure contractée, sortit le premier

de la voiture, et aida madame d'Infreville à en descendre.

Celle-ci, après avoir un instant jeté les yeux autour d'elle, aperçut, de la hauteur où la voiture venait de s'arrêter, la maisonnette enfouie au milieu des orangers.

Valentine, désignant alors d'un geste la bastide à M. de Luceval, lui dit d'une voix légèrement altérée :

— C'est là!....

— En effet, reprit-il avec un soupir contenu. Ce doit être là... d'après les renseignements qu'on nous a donnés... Le moment suprême est arrivé... Allez, Madame, je vous attends; je ne sais s'il n'y a pas plus de courage à rester ici, dans l'angoisse de l'incertitude... qu'à vous accompagner.

— Rappelez-vous, de grâce... votre promesse, Monsieur; laissez-moi seule... accomplir cette mission peut-être bien pénible; vous pourriez ne pas rester maître de vous... et, malgré l'engagement d'honneur... que vous avez pris envers moi... Ah! Monsieur... tenez... je n'achève pas... je frémis à cette pensée...

— Ne craignez rien, Madame, reprit M. de Luceval d'une voix sourde, je n'ai qu'une parole... à moins que...

— Ah! Monsieur... vous m'avez juré...

— Soyez tranquille, Madame... je n'oublierai pas ce que j'ai juré...

— A la bonne heure, vous me rassurez... Allons, Monsieur, courage et espoir... ce jour que nous attendons depuis trois mois avec tant d'anxiété est enfin venu. Le même mystère enveloppe pour nous la conduite de Michel et de Florence. Dans une heure nous saurons tout... et tout sera décidé.

— Oui... reprit M. de Luceval avec accablement, oui... tout sera décidé.

— A bientôt, Monsieur... peut-être ne reviendrai-je pas seule...

M. de Luceval secoua tristement la tête, et Valentine, descendant un sentier, se dirigea vers la porte du jardin de la maisonnette.

M. de Luceval, resté seul sur le versant de la colline, se promena d'un air sombre et pensif, jetant parfois les yeux comme malgré lui sur la maisonnette.

Soudain il s'arrêta, tressaillit, devint livide... son regard étincela...

Il venait de voir, à quelque distance de la haie dont était entourée la bastide, passer un homme vêtu d'une veste de coutil blanc et coiffé d'un large chapeau de paille.

Mais bientôt cet homme disparut parmi quelques rochers bordant la mer, et au milieu desquels s'élevaient çà et là d'énormes chênes de liège.

Le premier mouvement de M. de Luceval fut de courir à la voiture, d'y prendre, sous une des banquettes, une boîte à pistolets de combat, soustraite aux regards de madame d'Infreville, et de s'élançer à la poursuite de l'homme au chapeau de paille.

Au bout de dix pas, M. de Luceval fit une pause, réfléchit, revint lentement auprès de la calèche et y replaça les armes en se disant :

— Il sera toujours temps... et quant à mon serment... je le tiendrai... tant que le désespoir et la rage de la vengeance ne m'emporteront pas au delà de toutes les limites de la raison et de l'honneur.

Puis M. de Luceval, les yeux fixés sur la maisonnette, descendit le sentier, et, semblant lutter contre une puissante tentation, il examina la haie dont le jardin était entouré.

Pendant la durée de ces derniers incidents, Valentine, arrivant à la porte extérieure de l'enclos, y avait frappé.

Au bout de quelques instants cette porte s'ouvrit.

Une femme de cinquante ans environ, très-proprement vêtue à la mode provençale, parut sur le seuil.

— A sa vue, Valentine s'écria sans cacher sa surprise :

— C'est vous, madame Reine!!!

— Oui, Madame... reprit la vieille femme, avec un accent méridional et sans paraître d'ailleurs nullement étonnée de la visite de Valentine, toujours votre servante ; donnez-vous la peine d'entrer.

Valentine sembla retenir une question qui lui vint aux lèvres, rougit légèrement, entra dans le jardin, et la porte se referma sur les deux femmes (madame Reine avait été la nourrice et l'unique servante de Michel Renaud, même au temps de sa splendeur).

Madame d'Infreville arriva bientôt sous l'épaisse voûte de verdure formée par le quinconce d'orangers, au centre duquel était bâtie la petite maison blanche.

— Madame de Luceval est-elle ici ? demanda Valentine d'une voix un peu altérée.

La vieille nourrice s'arrêta court, mit un doigt sur sa bouche, comme pour recommander le silence à madame d'Infreville ; puis, d'un geste, elle lui fit signe de regarder à gauche, et resta immobile.

Valentine aussi resta immobile.

Voici ce qu'elle vit :

Deux hamacs caraïbes, tressés de joncs aux mille couleurs, étaient attachés, à peu de distance l'un de l'autre, aux troncs noueux des orangers.

L'un de ces hamacs était vide.

Dans l'autre reposait Florence.

Une sorte de léger velarium en toile blanche à raies bleues, tendu au-dessus du hamac, se gonflant comme une voile au souffle du vent de mer, qui venait de s'élever, imprimait un doux balancement à ce lit aérien...

Florence, les bras et le cou nus, vêtue d'un peignoir blanc, sommeillait dans une attitude ravissante d'abandon, de mollesse et de grâce. Sur son bras droit, à demi-replié, sa jolie tête s'appuyait languissante, et parfois la fraîche haleine de la brise, caressant le front de la jeune femme, soulevait quelques boucles de ses cheveux blonds ; son bras gauche pendait nonchalamment en dehors du hamac, et sa main tenait encore le large éventail vert dont elle s'éventait peu d'instants auparavant que le sommeil l'eût surprise. Une de ses jambes charmantes, découverte jusqu'à la naissance d'un petit mollet rebondi, emprisonné dans les fines mailles d'un bas de fil d'Écosse, était aussi négligemment pendante en dehors du hamac, et mettait en évidence un pied de Cendrillon, chaussé d'une pantoufle de maroquin rouge.

Jamais Valentine n'avait vu Florence plus jolie, plus rose et plus fraîche ; ses lèvres purpurines, à demi ouvertes, exhalaient un souffle pur et doux comme celui d'un enfant, et ses traits, dans leur adorable sérénité, exprimaient une quiétude ineffable.

A quelques pas de là, on voyait au milieu de l'eau transparente du ruisseau, qu'ombrageaient aussi les orangers, une grande corbeille de junc à demi submergée, remplie de pastèques vertes à chair vermeille, de figues empourprées et de

raisins précoces, qui rafraîchissaient dans cette onde presque glacée, où étaient aussi presque noyées des carafes de cristal remplies de limonade au citron couleur de l'ambre, et de jus de grenade couleur de rubis... Enfin... sur le gazon dont le ruisseau était encadré, et toujours bien à l'ombre, on voyait deux vastes fauteuils, des nattes de paille, des carreaux, des coussins, et autres *engins* de paresse et de *far niente*; puis, à portée des fauteuils, une table où se trouvaient pêle-mêle quelques livres, une pipe turque, des coupes de cristal, et, sur un plateau, de petits gâteaux de maïs à la mode du pays. Enfin, pour compléter ce tableau, l'on apercevait à travers deux des percées du quinconce, d'un côté les flots bleus et assoupis de la Méditerranée; de l'autre, les cimes étagées des hautes collines, dont les lignes majestueuses se profilaient sur l'azur du ciel.

Valentine, frappée du spectacle qu'elle avait sous les yeux, restait, malgré elle, immobile et charmée...

Soudain, la petite main de Florence s'ouvrit machinalement, l'éventail tomba, et, en s'échappant des doigts de la dormeuse, l'éveilla.

## XVII

A l'aspect de madame d'Infreville, pousser un cri de joie, sauter de son hamac et se jeter au cou de son amie, tels furent les premiers mouvements de Florence.

— Ah! dit-elle en embrassant tendrement Valentine, pendant que des larmes d'attendrissement mouillaient ses paupières, j'étais bien sûre que tu viendrais... Depuis deux jours je t'attendais, et, tu le vois, ajouta-t-elle en souriant et en jetant un coup d'œil sur le hamac dont elle venait de descendre, le *bonheur vient en dormant*; proverbe de paresseux, mais il n'en est pas moins vrai, puisque enfin te voilà. Mais, laisse-moi donc bien te regarder, ajouta Florence en tenant entre ses mains les mains de son amie, et se reculant de deux pas. Toujours belle... oui, plus belle que jamais. Embrasse-moi donc encore, ma bonne Valentine! Quand j'y songe, voilà pourtant plus de quatre ans que nous ne nous sommes vues, et dans quelle occasion encore! Mais chaque chose aura son temps. Et d'abord, ajouta Florence en prenant son amie par la main et la conduisant auprès du ruisseau, comme la chaleur est accablante, voici des fruits de mon jardin que j'ai fait rafraîchir pour toi.

— Merci, Florence, je ne prendrai rien maintenant. Mais, à mon tour, laisse-moi te regarder et te dire... (je ne suis pas une flatteuse, moi!) combien tu es embellie. Quel éclat! quelle fraîcheur! et surtout quel air de bonheur!

— Vrai! tu me trouves l'air heureux? tant mieux, car je serais bien ingrate envers le sort si je n'avais pas cet air-là... Mais je devine ton impatience... tu veux causer?... moi

aussi, j'en meurs d'envie. Eh bien ! causions... mais d'abord assieds-toi là... dans ce fauteuil... maintenant, ce carreau sous tes pieds, puis ce coussin pour t'accouder plus mollement... Oh ! on ne saurait trop prendre ses aises...

— Je le vois, dit Valentine de plus en plus étonnée de l'air dégagé de son amie, quoique leur entrevue, en raison de plusieurs circonstances, dût avoir un caractère fort grave. Oui, ajouta-t-elle avec un sourire contraint, tu me parais, Florence, avoir fait de grands progrès dans tes recherches de bien-être.

— J'en ai fait d'étonnants... ma chère Valentine... Tiens, regarde cette petite mentonnière fixée au dossier de ce fauteuil.

— Bien... mais je ne devine pas.

— C'est pour se soutenir la tête... quand on le veut... Et joignant l'exemple au précepte, la nonchalante ajouta : Vois-tu comme c'est commode !... Mais à quoi pensai-je ?... Tu me regardes d'un air surpris, presque chagrin, dit la jeune femme en devenant sérieuse, tu as raison... Tu me crois peut-être insensible à tes douleurs passées... et, je l'espère... heureusement oubliées, ajouta Florence d'un ton ému et pénétré. Moi... insensible ! oh ! il n'en est rien, je te jure. A toutes tes peines j'ai compati ; mais ce jour est si doux, si beau pour moi, que je ne voudrais pas l'attrister par de méchants souvenirs...

— Comment ! tu as su...

— Oui, j'ai su, il y a de cela un an... ta retraite en Poitou, ton veuvage, ta détresse... dont tu as moins souffert pour toi que pour ta mère... reprit Florence de plus en plus attendrie. J'ai su aussi avec quel courage tu as lutté contre l'adversité jusqu'à la mort de ta pauvre mère... Mais, tiens... voilà ce que je craignais, ajouta la jeune femme en portant sa main à ses yeux, des larmes... et aujourd'hui... encore !...

— Florence... mon amie, dit Valentine en partageant l'émotion de sa compagne, jamais je n'ai douté de ton cœur...

— Bien vrai ?

— Peux-tu le croire ?

— Merci, Valentine... merci, tu me rends toute à ma joie de te revoir.

— Mais comment as-tu appris ce qui me regarde ?

— Je l'ai appris de ci, de là, un peu de chaque côté. Je me-nais une vie si active, si agitée...

— Toi ?

— Moi, répondit la jeune femme avec une petite mine joyeuse et triomphante ; oui, moi... Oh ! tu en sauras bien d'autres.

— Certes, si tu le veux, tu me feras tomber de surprise en surprise... car, moins instruite que toi, je ne sais rien de ta vie depuis quatre ans... sinon ta séparation d'avec M. de Luceval.

— C'est vrai, dit Florence avec un demi-sourire, M. de Luceval a dû te raconter cela... et par quels moyens un peu bizarres... mais puisés dans mon arsenal de paresse... (que veux-tu ? on se sert de ce qu'on a...) j'ai amené mon mari à renoncer à la fantaisie de me faire voyager contre mon gré, et surtout de me garder malgré moi pour sa femme.

— Et cette séparation, tu l'as exigée lorsque tu appris ta ruine. M. de Luceval m'a tout dit... Il rend pleine justice à ta délicatesse.

— La générosité venait de lui... pauvre Alexandre !... A part ses habitudes de mouvement perpétuel et ses manières de *Juif errant*, il a du bon... beaucoup de bon... n'est-ce pas, Valentine ? ajouta Florence en souriant malignement. Quel heureux hasard que vous vous soyez rencontrés... si à propos... et que, depuis trois mois, vous vous soyez vus si fréquemment ! Vous avez dû ainsi vous apprécier ce que vous valez.

— Que veux-tu dire ? reprit Valentine en rougissant et regardant son amie avec surprise. En vérité, Florence, tu es folle.

— Je suis folle... à la bonne heure... Mais, tiens, Valentine, soyons franches, comme toujours... Il est un nom que tu es impatiente et embarrassée de prononcer depuis ton arrivée, c'est le nom de Michel ?

— C'est vrai, Florence, et cela pour plusieurs raisons.

— Eh bien ! Valentine, pour nous mettre tout de suite à l'aise et appeler les choses par leur nom, je te dirai que Michel n'a pas été... et n'est pas mon amant.

Une lueur d'espérance brilla dans les yeux de Valentine, mais elle reprit bientôt avec un accent de doute :

— Florence...

— Tu le sais, je ne mens jamais; pourquoi te tromperais-je? Michel n'est-il pas libre, moi aussi? Je te répète qu'il n'est pas mon amant; je ne sais pas ce qui arrivera plus tard, mais je te dis la vérité quant à présent. Et puis enfin, est-ce que tu ne comprends pas, Valentine, toi la délicatesse même, que si j'avais été ou que si j'étais la maîtresse de Michel, il y aurait pour toi et pour moi quelque chose de si embarrassant, de si pénible dans cette entrevue, que je me serais bien gardée de la solliciter?

— Ah! Florence, ton loyal et bon cœur ne se dément jamais, dit Valentine en ne pouvant s'empêcher de se lever et d'aller embrasser son amie avec effusion, malgré toute ma joie de te revoir... j'avais le cœur serré, contraint; mais maintenant je respire à l'aise... Je suis délivrée d'une angoisse poignante.

— Ça aurait été ta punition d'avoir douté de moi... méchante amie; mais tu m'as demandé d'être franche... Aussi, ajouterai-je en toute franchise... que si nous ne sommes point amants, nous nous adorons, Michel et moi, autant que deux paresseux comme nous peuvent prendre la peine de s'adorer... Et tiens, il y a une heure encore, les yeux demi-clos, et fumant lentement sa longue pipe orientale, en se balançant dans ce hamac à côté du mien pendant que je m'élevais délicieusement, Michel me disait : « Ne trouvez-vous pas, Florence, que notre amour ressemble au doux balancement de ce hamac?... Il nous berce entre la terre et le ciel. » Tu me répondras, Valentine, que cette pensée n'est pas très-claire, ajouta Florence en souriant, qu'elle est vague et obscure comme les idées qui nous viennent entre le sommeil et la veille. Je suis de ton avis; maintenant, cela me paraît ainsi... mais, quand Michel me disait cela, je jouissais sans doute de toute la béatitude de corps et de tout l'engourdissement d'esprit nécessaires pour apprécier cette sublime comparaison de notre ami, qui me paraissait alors d'une vérité frappante.

— Michel ne m'aime plus, dit madame d'Infreville d'une voix altérée en regardant fixement Florence, il m'a tout à fait oubliée!

— Je ne puis répondre à cela, ma bonne Valentine, dit la jeune femme, qu'en te racontant notre histoire, et...

— Ah! mon Dieu! dit Valentine en interrompant son amie, tu n'as pas entendu!

— Quoi donc? dit la jeune femme en prêtant l'oreille et regardant du côté vers lequel se dirigeaient les regards de son amie, qu'as-tu entendu?...

— Écoute donc...

Les deux compagnes restèrent muettes, attentives, pendant quelques instants.

Le plus grand silence régnait au dedans et au dehors du jardin.

— Je me serai trompée, dit madame d'Infreville rassurée, j'avais cru entendre du côté de ce massif...

— Quoi donc, Valentine?

— Je ne sais... comme un bruit de branches cassées...

— C'est le vent de mer qui s'élève par intervalles; il aura agité les grands rameaux de ce vieux cèdre, placé là-bas près de la haie, et dont tu vois la cime au-dessus de ces massifs... le frottement des branches des arbres verts cause souvent des bruits singuliers, reprit Florence en toute sécurité de conscience; puis elle ajouta : Maintenant, Valentine, que je t'ai expliqué ce grand phénomène, écoute notre histoire à Michel et à moi.